

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 37

Artikel: Oh ! quel nez !
Autor: J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASERSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger^{ve}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements, datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ENVOI GRATUIT de la collection des numéros du 3^{me} trimestre et d'un exemplaire de l'Almanach du Conteur 1903 à toute personne qui prendra un nouvel abonnement d'un an, à dater du 1^{er} octobre prochain.

La revanche de Candide et de Joseph.

Il y a quelques années, peu de jours avant l'ouverture de la chasse, deux habitants du Bas-Valais, Candide et Joseph, gravissaient, de nuit, les pentes escarpées, au-dessus de Sierre, dans la direction du Wildstrubel. Il y a dans ces parages, à la limite des nêvés, certaines croupes à moitié rocheuses, à moitié gazonnées, qu'affectionnent les chamois, à cause de leur solitude et de leur accès peu aisé.

Joseph et Candide n'étaient pas armés, mais quand des nemrods de leur trempe vont à la montagne, ce n'est pas pour des prunes, vous pouvez en être certain, et leurs fusils devaient les attendre quelque part.

A minuit, ils pénétraient dans un pauvre petit chalet, niché au-dessus des derniers mélèzes, à plus de 2000 mètres d'altitude. Tandis que Joseph allumait du feu, car la nuit était fraîche, Candide écarta une des solives couvrant le long des parois et retira d'un primitif placard deux superbes carabines. Alors, les pieds à la flamme et la pipe aux dents, les chasseurs se mirent à examiner leurs armes et à en faire jouer la détente pour s'assurer qu'elles étaient en bon état.

— Ça marche ? demanda Candide.

— Ça marche, répondit son compagnon.

Ils allaient reposer les carabines, lorsque la porte s'ouvrit toute grande. Deux hommes entrèrent. Joseph et Candide reconnurent Melchior et Gaspard, deux de leurs rivaux du Haut-Valais.

— Bonsoir, firent les nouveaux venus en s'approchant du feu.

— Bonsoir, dirent à leur tour les Bas-Valaisans.

Durant un quart d'heure, le silence régna dans la hutte enfumée. On entendait seulement l'espèce de sifflement des lèvres aspirant la fumée des pipes et le crépitement des jets de salive sur les cendres brûlantes. Cependant, Gaspard et Melchior ne tardèrent pas à s'éloigner de l'âtre et à se diriger vers la porte.

— Vous y montez ? demanda Candide.

— On y monte, fut la réponse de Gaspard.

Les chasseurs du Haut-Valais disparus, Joseph et Candide, ayant bourré une troisième pipe et recouvert de cendres les restes du feu, sortirent à leur tour du chalet. Quand ils arrivèrent sur les hauteurs, le jour commençait à peine à poindre. Leurs yeux habitués à fouiller les horizons inspectèrent les bancs de rocher, les champs de neige, la dentelure des crêtes et les éboulis de pierres aux formes cahotiques. Nulle trace de Gaspard ni de Melchior. Cela leur fit plaisir, d'autant plus que Candide venait d'apercevoir deux beaux chamois sur une étroite bande de gazon.

Combien de temps dura leur chasse ? on ne sait. Mais, le lendemain, après une nuit entière passée au chalet de la veille, les deux hommes s'acheminaient tranquillement vers la gare de Sierre, la hotte au dos et les mains dans leurs poches, comme de braves vigneron qui ont achevé leur journée et qui rentrent chez eux.

Ils venaient de prendre leurs billets au guichet, quand un grand gaillard à l'allure militaire les pria de le suivre. C'était un gendarme en civil. Joseph et Candide comprirent qu'ils étaient pincés. Ils se déchargèrent, sans mot dire, de leurs hottes. Elles contenaient, sous des feuilles de vigne, les quartiers d'un chamois superbe. Inutile d'ajouter que le gendarme confisqua séance tenante ce gibier et que les braconniers furent condamnés à une forte amende.

Qui donc les avait vendus ? A n'en pas douter, c'étaient ces canailles de Melchior et de Gaspard ! Mais comment s'en convaincre et surtout comment prendre leur revanche ?

Il n'est pas d'être plus incorrigibles que les braconniers. Peu de temps après leur mésaventure, Candide et Joseph escaladaient les mêmes rampes élevées et atteignaient dans la soirée le chalet où ils dissimulaient leurs armes. Quelle ne fut pas leur surprise d'y trouver, étendus côte à côte sur un lit de foin, enveloppés de bonnes couvertures, leurs mortels ennemis, Melchior et Gaspard !

— Nous n'allons pas dormir avec ces oiseaux-là ! murmura Candide à l'oreille de Joseph.

— J'aurais plutôt envie de leur faire passer le goût du pain, répartit celui-ci entre ses dents ; mais voilà, on ne peut pas saigner son prochain comme ça.

Sur leur couche rustique, les Haut-Valaisans ne bronchaient pas. Tout en les surveillant du coin de l'œil, leurs adversaires retirèrent les fusils de leur cachette et s'accroupirent devant le feu. Jusqu'à une heure du matin, ils demeurèrent ainsi sans échanger une parole. A ce moment-là, Candide, poussant du coude son compagnon et se tournant vers les dormeurs, fit à haute voix :

— Nous allons nous mettre en route. Etes-vous des nôtres ?

— Hein ? grogna Gaspard en baillant.

— Je vous demande si vous montez avec nous.

— Rien ne presse.

— Venez-vous ou ne venez-vous pas ?

— Allez toujours !

— Nous chauffons un pot de café noir ; il y en aura pour quatre.

— Non, merci.

— Avec une goutte de gentiane, rien de tel pour vous caler l'estomac.

— Non, faites sans nous ; on est trop bien sous les couvertures pour aller se geler avant le petit jour.

— Comme vous voudrez.

Alors, tandis que Joseph surveillait le café, Candide glissa au milieu du feu deux paires de gros souliers ferrés qui étaient à côté de

lui et jeta une brassée de bois de mélèze par dessus.

Leur breuvage avalé, les Bas-Valaisans se levèrent et, ayant dit adieu à Melchior et à Gaspard du ton le plus naturel, s'éloignèrent, la carabine en bandoulière.

Ce jour-là, ils eurent chacun leur chamois. Mais, pour ne pas retomber dans les pattes du gendarme, ils attendirent la nuit pour les transporter dans la vallée.

Le lendemain, ils apprirent que Gaspard et Melchior, après avoir cherché en vain leurs chaussures, étaient rentrés chez eux en sacrant et pestant. Ils avaient d'abord cheminé péniblement, pieds nus, sur les cailloux des éboulis. Cette douloureuse promenade dura quatre heures d'horloge. Arrivés à la forêt, ils se fabriquèrent des sortes de sandales au moyen de planchettes de sapin et de leurs mouchoirs de poche. Les gouttelettes de sang qui tombaient de leurs pieds meurtris avaient rougi derrière eux le sentier jusqu'au bas de la montagne.

Candide et Joseph étaient vengés.

V. F.

La mise.

Habillés de milaine brune,
Pour « miser » les bois abattus,
Nos paysans se sont rendus
Dans les forêts de la commune.

Par de mauvais chemins, jonchés
De feuilles mortes et de neige,
Ils vont, pittoresque cortège,
Rêvant à leurs futurs marchés.

On arrive. Voici les chênes
Et les sapins offerts au choix.
Chacun déjà guigne, matois,
Les « billes » qu'il veut faire siennes...

La voix de l'huissier aux aguets
S'élève dans le grand silence :
La danse des chiffres commence
Avec la danse des billets.

Et le boursier, dans sa sacoche,
Très digne, reçoit les écus,
Que maint acheteur, au surplus,
Tire en rechignant de sa poche.

E.-C. THOU.

Oh ! quel nez !

— Oh ! la, la, mon pauvre ami, comme vous voilà arrangé.

— Que voulez-vous, c'est l'effet du soleil. Je rentre d'une longue course dans la montagne, au cours de laquelle je traversai plusieurs glaciers. On garantit ses yeux au moyen de lunettes fumées, son visage et sa nuque par un chapeau à larges bords et des mouchoirs, mais, son nez, on ne peut pourtant pas le mettre dans un fourreau.

— Non, ce serait difficile, je l'avoue ;... sur-tout...

— Oh ! dites seulement : surtout quand il est de taille. Je sais fort bien

Que je suis, en cela, l'égal de Cyrano.

D'ailleurs, il me semble...

— A votre tour d'y aller sans façons :

De votre nez, ma foi, le mien est au moins frère.
— Donc, nez pour nez, nous sommes quittes. Touchez là et sans rancune

Tenez, tandis que nous en sommes sur le chapitre des nez, laissez-moi vous conter une petite aventure dont le mien fut le héros. Mes amis la connaissent bien.

Il y a de cela déjà quelques années. Je fis, avec deux d'entre eux, une course de trois jours, dans la montagne, durant laquelle le soleil — un soleil comme celui qui nous rôtit en ce moment — nous tint fidèle compagnie. Mon nez en pâtit sérieusement ; il lui fallut bien quelque temps pour reprendre son aspect normal.

Or, le soir du troisième jour, nous soupâmes dans un restaurant d'une de nos petites villes du grand district.

Lorsque la sommelière, — une Française alerte et enjouée — répondit à notre appel, elle ne put, à ma vue, retenir ce cri, parti du cœur et salué d'un joyeux éclat de rire de mes compagnons : « Oh ! quel nez ! »

Je ris aussi ; un peu jaune, tout d'abord. Puis, je compris que le mieux encore était de m'associer à l'allégresse que mon nez avait provoquée et dont il devait, jusqu'à la fin du repas, faire tous les frais. Ce qu'il en entendit ! Et si je ne fus le plus sincère, je ne fus pas le moins cruel.

Eh bien, mon pauvre appendice nasal supporta vaillamment, sans rougir, — il ne le pouvait plus, hélas ! — l'assaut de tous ces quolibets. Et il ne m'en voulut pas de mon ingratitude ; il m'est resté fidèle, comme vous le voyez, accomplissant, aussi modestement que cela lui est possible, sa mission. Les nez sont bons ; ils le sont en proportion de leur taille.

Un an plus tard, une circonstance me rappelait dans la même ville. J'y allais rendre les derniers devoirs à un pasteur de la localité. Cette triste cérémonie avait fait accourir un grand nombre d'ecclésiastiques, venus de tout le canton pour accompagner au cimetière un collègue très aimé et estimé. Pour la plupart des habitants de la petite cité, ces messieurs du dehors, en chapeau haut de forme, en redingote et pantalon noirs, étaient tous des ministres.

Après les funérailles, nous allons, un ami et moi, souper dans le restaurant où je m'étais arrêté l'année précédente.

La sommelière se présente. C'était la même. En m'apercevant, elle fait un soubresaut, mais se remet aussitôt.

Toutefois, durant tout le repas, elle me lance des regards à la dérobée.

Je comprends très bien ce qui se passe en elle, mais n'en laisse rien voir.

A la fin, cependant : « Dites-moi, mademoiselle, fais-je, souriant, vous me regardez bien ; serait-ce une indiscretion que de vous demander ce qui me vaut cette faveur ? »

— Oh !... m'sieu... excusez-moi... Je... vous... Eh bien, vous me rappelez un monsieur qui est venu dîner l'année dernière ici, et avec qui nous avons beaucoup ri.

— Ah ! vraiment ! Un gai compagnon, alors ?
— Oh ! oui, m'sieu. Et puis, il avait un nez !... oh ! m'sieu, un nez !...

— Oui, oui... c'est dire que moi aussi...
— Ah ! non, m'sieu ; c'est pas ce que je veux dire. Il est vrai que le monsieur en question revenait de la montagne et qu'il avait un peu senti le soleil... Enfin, c'est ce qu'il assurait... Oh ! mais quel nez ! Et ce qu'on lui en a dit...

Elle partit d'un grand éclat de rire.
— Et si c'était moi, le monsieur au nez ; qu'en penseriez-vous ?

— Oh !... m'sieu, c'est pas possible... Il est vrai que...

— Que... que... il y a de la ressemblance et que si ce n'est pas encore le monsieur, c'est du moins le nez. Eh bien oui, mademoiselle, le monsieur en question c'est moi, et ce nez est celui sur le dos duquel, si je puis ainsi m'exprimer, vous en avez tant dit. Mais, n'avez pas peur, mon nez est un bon nez, il ne vous en veut pas.

— Comment, m'sieu, c'est vous ?... En effet, c'est bien vous... Alors, m'sieu, je vous en supplie, pardonnez-moi. Si j'avais su que vous êtes pasteur, jamais je ne me serais permis...

— Et pourquoi donc ?... Avec les pasteurs, ainsi qu'avec le ciel, il est des accommodements. D'ailleurs, rassurez-vous, je ne suis point pasteur, je n'en ai que l'air ; l'habit ne fait pas le moine. J.

La porte du chalet. — Des touristes sont assis devant un chalet des hautes Alpes.

— Vois, Hélène, dit une dame à une autre, la mignonne chaumière aux petites fenêtres et à la petite porte.

— Je me demande comment ils entrent leur piano.

Les enfants terribles. — Une dame en visite croit devoir complimenter le maître de la maison à propos de ses rejetons.

— Qu'ils sont charmants ! s'écrie-t-elle ; je n'en connais pas de plus sages.

— Le papa, se rengorgeant : « En effet, ma femme les élève à merveille. »

— Oh ! tu sais, papa, remarque la cadette, elle t'élève aussi très bien,

L'aigle et la taupe.

On taille de nouveau, à grands coups de pioche, dans le pavé de St-François, qui date de six ou huit mois à peine.

Après le téléphone, qui posait son réseau souterrain, ce sont maintenant les trams, qui déplacent leurs rails. Bien sûr que l'eau, le gaz et l'électricité, pioche en main, n'attendent que leur tour.

Tout le monde peste contre ces éternels bouleversements, mais, en silence, à présent, car il n'y a rien à faire. A Lausanne, paraît-il, c'est fatal. Le seul remède ou plutôt palliatif serait l'adoption des échasses. Nous en userions déjà si le beau sexe ne faisait encore quelque difficulté. Il semble pourtant qu'après la bicyclette ;... mais les dames ont des raisons que les hommes ne comprennent pas toujours.

Un de nos lecteurs, qui habite au-dessous de la gare, se plaignait aussi à nous des bouleversements presque continuels de la chaussée des avenues créées récemment dans son quartier.

« Pourquoi donc, nous disait-il, dans son dépit, ne modifie-t-on pas les armoiries de notre bonne ville, qui ne répondent plus du tout à notre temps ? Au lieu de l'aigle impériale, c'est une taupe qui devrait figurer sur l'écuson lausannois. »

In extremis. — Entre patron et employé.

— Vous avez à peine vingt-deux ans et vous voulez déjà vous marier ; c'est donc une belle dot ?

— Non, monsieur.

— Alors vous êtes amoureux ?

— Pas davantage.

— Mais alors ?

— Je voudrais avoir huit jours de congé !

La préire.

Dein voutron numéro que l'a été imprimâ lài a dza grand tein, vo z'ai raconta ou'n'histoire dé préire que l'on fazâ dein lo villho tein ti lè iadzo qu'on se mettâ à trabllia po dinâ et mimameint po soupâ, afin de remachâ lou bon Diu que ne vo'laissivè pas crèva de fan. L'iré onna bouna mouâ que noutrè z'arrièrè-père-grands et mimameint lau z'ancètres avant apprâ dau tein que lè Bernois veniant dima dein lou canton dé Vaud, qu'on appellâvè adon « Paï dé Vaud », ca lè régents d'adon terivant on par de quartèrons de bliâ po appreindre âi z'effants à préi. C'ein fasâ partia dau programme, coumeint on dit ora.

Dein ti lè mènadzo ein avâi adi ion qu'iré tserdzi dé dere : « Dieu nous nourrisse, etc. », âo bin : « Notre Père » quand failâ allâ dein son lli po se reposâ tantié âo leindèman matin.

D'habitude iré on vallottet que prévè et, quand irant dou, préviant à tor.

Ma tot cein veniâ d'habitude et n'iré pas dau sérieux, la mâiti dau tein. Vo z'alla vaièrè.

Dein on mènadzo dau Dzorât, lâi avâi dou dé stau vallottets qu'iré on pllaisir de lè z'oure récita la préire, et quand on étranzdi veniâ on bocon tard po dina, lou père — qu'on appellâvè l'huissier — lè fasâ préi encora on iadzo. Ne sé pas se l'iré huissier de la municipalità âo bin de la justice de pex, mâ on desa à sè dou valets : Abram à l'huissier et Daniet à l'huissier.

L'est don Abram et Daniet que remachâvant lou bon Diu quand tot lou mondo iré prêt à eimpogni la couilli po medzi la soupa.

On dzo que l'huissier avâi onna vesita qu'iré arveiva on pou tard, Abram et Daniet avant ti dou préi.

Lou leindèman âo momeint de medzi la soupa, l'huissier d'outè son bounet, djeint lè mans et dit : « On va préi ». Abram et Daniet sè vouaitant, ma ni l'on ni l'autro ne pipant mot por cein que lau z'iré coumanda. Daniet dit à Abram : « L'è à te à préi » ; Abram répond : « Yè dza préi hier, l'è à ton tor ». « Mé assebin yè préi, mimameint lou derrâ, que dit Daniet, l'è don à te ». Cein douré on bon momeint. L'huissier atteinda, ma rein ne vint. Ye vouaitè sè dou valottets et quand s'è apèchu que ni l'on ni l'autro ne volliâvant dere : « Dieu nous nourrisse », s'è met en colère, baillè on coup de poing chu la trabllia que la reinvèsa la soupa qu'iré dein lè z'assiète et dit : « Quin que vo préi, melions dau diabllio. Allein, Daniet, préi te ». « Puisque faut préi, on préièrè, que dit Daniet, ma tonnerre ! » Et baillè assebin on coup de poing chu la trabllia.

Ein deseint la préire, Daniet à âoblia exprès de dere : « Dieu bénisse mon père ». L'huissier s'en est apèchu et l'a recoumeinci à faire dâi djurements que fasant dressi lè tiètè, et, à fin de comptou, preind la terrena et la met ein bounet à Daniet. La soupa que restâvè a éta fotia et nion n'a pu in medzi quiè on par de coullièra qu'iré dein lè z'assiète.

Du adon, l'affère l'a mi été, car ti lè dzors l'huissier marquâve chu l'ermana de Berna et de Vevâ lou nom dau vallottet que dévessâ fonchouna.

DJAN DE LA BIORDA,

Age critique.

On nous écrit :
« L'autre jour, dans une auberge du Jorat, je rencontraï un de nos anciens négociants, en vacances.

— Alors, vous ici ? m'écriai-je.

— Eh bien, oui ; j'y suis depuis quatre semaines avec ma famille.

— Comment donc se fait-il qu'un enragé alpiniste — vous l'êtes toujours, n'est-ce pas ? — n'aille pas prendre ses quartiers d'été dans la montagne ?